

COMPTES RENDUS - CONFERENCES MAPS

LA PROSPECTIVE, UNE PHILOSOPHIE EN ACTION

Philippe Durance

« Aussi loin que l'on remonte dans le passé, les hommes ont essayé de percer les secrets du futur et cherché à en réduire l'incertitude » (MIKOLAJCZAK, DE BRABANDERE, 2008 : 32). Nous allons ainsi regarder comment les hommes s'y prennent pour réduire cette incertitude, à travers la prospective. Cette pratique a été inventée par Gaston Berger dans les années 1950, car il constate l'accélération du monde due aux nouvelles techniques, comme la cybernétique, ainsi prévoir demain avec les méthodes classiques devient insuffisant. La conférence de Philippe Durance sera mise en lien avec l'article de Anne Mikolajczak et Luc De Brabandère, *Il sera une fois... la prospective stratégique*, pour comprendre comment l'homme fait face à l'avenir.

Pour ces deux auteurs, l'homme a une volonté de réduire l'incertitude du futur, et c'est sur cette base que la prospective se développe, car elle étudie de façon méthodique les avenir possibles. Durance poursuit sur cette incertitude d'un avenir non connaissable, postulant que c'est la limite de l'imagination des hommes qui permet d'avoir des futurs imaginables et d'autres pas, qui seront étudiés par le prospectiviste. Ils s'accordent ensuite pour définir trois domaines de l'avenir.

Premièrement, le domaine de liberté postule que l'avenir est ouvert à plusieurs futurs possibles, car, selon Mikolajczak et De Brabandère, il n'est pas prédéterminé. Ensuite, Durance cite le domaine de volonté, qui stipule que l'avenir est incertain et est le lieu de concrétisation de nos projets. Sa réalisation va dépendre de ce que désire l'être humain ; nous pouvons donc construire l'avenir collectivement, en cherchant à réduire les incertitudes à travers l'anticipation. De ce fait, nous ne nous contenterons plus seulement d'identifier les avenir possibles, mais ceux souhaitables. Nous passons enfin au domaine de responsabilité, qui relève de la phase de l'action. Nous avons le pouvoir - car l'avenir est libre et soumis à la volonté humaine - et surtout le devoir, de construire cet avenir souhaitable. Mikolajczak et De Brabandère parleront plutôt en ce sens de domaine de pouvoir, car nous pouvons agir sur l'avenir : soit nous anticipons un changement et agissons en conséquence, soit nous agissons pour amener le changement souhaitable (MIKOLAJCZAK, DE BRABANDERE 2008).

La méthode utilisée, décrite par Mikolajczak et De Brabandère, est la construction de scénarios. Avec l'aide de ceux-ci, la prospective nous permet d'identifier des risques pour mieux nous y préparer, d'anticiper des besoins afin d'y répondre ou encore de montrer certains problèmes à la collectivité afin de la faire réagir (MIKOLAJCZAK, DE BRABANDERE 2008). C'est ici qu'on comprend toute l'utilité de la prospective, cherchant à identifier les futurs possibles et souhaitables, afin de changer le monde au mieux. De ce fait, les auteurs, ainsi que P. Durance, parlent d'une prospective stratégique. Néanmoins, si Durance confirme l'importance de la méthode de constructions des scénarios, pour lui, la vision stratégique consiste dans un premier temps à établir un diagnostic de qui sommes-nous ; ce n'est que dans un second temps que les scénarios rempliront la phase anticipatoire. Enfin, c'est en fonction de ce que nous pouvons et voulons faire, qu'une stratégie sera élaborée pour arriver au plan d'action, afin de savoir comment réaliser nos objectifs.

BIBLIOGRAPHIE

De Brabandère, L. et Mikolajczak, A. 2008 : Il sera une fois... la prospective stratégique. *L'Expansion Management Review* 128, 32-43.

UNE CRITIQUE SOCIALE DES SCIENCES DU CERVEAU

Francesco Panese

A travers l'histoire, nous découvrons de nombreuses tentatives pour saisir l'identité humaine notamment à travers la matérialité du cerveau, comme l'a annoncé le professeur Francesco Panese lors de sa conférence à l'Université de Neuchâtel. Ainsi, il nous explique le rapport entre les neurosciences et les sciences sociales. Nous synthétiserons cette conférence avec Jean Decety, professeur de psychologie/psychiatrie et directeur du *Social Cognitive Neuroscience Laboratory* (Chicago), qui parlera de l'émergence des neurosciences sociales, qui mettent en lien faits biologiques et faits sociaux. Panese expliquera comment les sciences sociales sont critiques sur la cérébralisation, car l'homme n'est pas que cerveau mais est aussi influencé par la société dans laquelle il vit, point que confirme Decety. Il n'empêche que ces deux auteurs vont également s'accorder pour dire que les neurosciences peuvent être utiles au monde social.

Déjà au 18^{ème} siècle, Franz Josph Gall cherchait à corréler le cerveau à ce que sont les hommes. Il invente le concept de phrénologie, qui vise à connaître le penchant des hommes par la palpation des crânes. En observant une bosse à l'arrière du crâne des mères, il va faire le lien entre cette bosse, organe du cerveau, et un penchant, aimer ses enfants. Cela en établissant des différences (sexe, âge,...) et en localisant l'instanciation matérielle, le lieu où se manifeste matériellement l'idée que la mère aime son enfant. Sa théorie n'est plus d'actualité mais sa technique d'instanciation matérielle a, comme le dit Panese, inspiré la démarche des neurosciences comportementales. Désormais, on sélectionne des différences de comportement à travers les réactions du cerveau, identifiées par une technique d'imagerie (IRM) qui prouve la matérialité d'un comportement humain dans le cerveau.

Par la suite, toujours plus de dispositifs expérimentaux sont mis en place, ce qui a permis, dès les années 1990, l'émergence des neurosciences sociales qui observent « *les fondements neurologiques des comportements sociaux comme l'attachement, l'empathie ou la coopération* » (DECETY 2015). Decety ajoute que les mécanismes neuronaux et les facteurs sociaux s'influencent mutuellement.

Cependant, les sciences sociales ont apporté deux grandes critiques à cette nouvelle discipline, rapportées par Panese. Tout d'abord, un problème de réductionnisme (réduire des phénomènes complexes de la nature humaine à une simple observation du cerveau), dont va découler une faiblesse des résultats ainsi qu'un problème de reproductibilité. Ensuite, il évoque un problème de la performativité des dispositifs d'inférences. Mais pour Panese et Decety, la production des neurosciences sociales est essentielle. En effet, Decety pense qu'on ne peut pas séparer biologie et sciences sociales car « *l'articulation des niveaux d'analyse biologiques, cognitifs et sociaux favorise une explication plus complète de l'esprit humain et des comportements sociaux* » (DECETY 2015).

Panese a ensuite rapporté une étude de cas, montrant comment la cérébralisation de l'autisme a transformé son approche. Les recherches démontrent ainsi qu'en « localisant » l'autisme dans le cerveau, on s'aperçoit que c'est un problème relationnel à l'autre. Ainsi, en cérébralisant l'autisme, les neuroscientifiques le font échapper à la psychanalyse. Decety semble d'accord sur ce point, car lui et son équipe vont utiliser l'approche des neurosciences sociales pour mettre au point des traitements pour des pathologies psychiatriques, justement grâce au lien entre faits biologiques et faits sociaux. Ils étudient actuellement les cas de personnes présentant des attitudes antisociales sévères ainsi que des difficultés à ressentir des émotions sociales comme par exemple la sympathie.

BIBLIOGRAPHIE

Decety, J. 2008 : Le cerveau social, nouvel objet d'étude. *Sciences Humaines* 198 [En ligne]. <http://www.scienceshumaines.com/le-cerveau-social-nouvel-objet-d-etudefr22854.html> (Consulté le 02.01.2016).

ACCOMPAGNER LA REFLEXIVITE DES PRATICIENS DE LA COOPERATION AU DEVELOPPEMENT : UNE EXPERIENCE D'ANTHROPOLOGIE IMPLIQUEE

Philippe Lavigne-Delville

Nous observons souvent des différences entre les chercheurs en sciences sociales et les praticiens : « Ils [Les praticiens] sont immergés dans l'action, à la différence des chercheurs dont l'objectif est la publication... » (MATHIEU 2012 : 148). Philippe Lavigne-Delville nous a montré lors d'une conférence comment les sciences sociales, particulièrement l'anthropologie, analysent les différents projets de développement des praticiens ; de même, comment elles cherchent à diminuer les différences pour s'insérer dans leur monde. Nous mettrons en regard cette conférence avec Marilou Mathieu, qui déplore un manque de sollicitation de la part des praticiens envers les anthropologues. De fait, Lavigne-Delville assure que leur implication est primordiale. En effet, il explique que les chercheurs en sciences sociales se préoccupent d'avantage des acteurs locaux afin de promouvoir des solutions durables et adaptables, à l'inverse des praticiens qui pensent avant tout en terme technique. Mathieu est de cet avis, concluant sur l'observation de l'échec des politiques de développement contre la pauvreté au Burkina Faso, qu'une absence de l'anthropologie en est une des causes (MATHIEU 2012).

Lavigne-Delville nous explique alors que les sciences sociales critiquent la production de normes dans les programmes de développement d'aide, car il faut s'adapter à chaque contexte. De ce fait, les praticiens cherchent à imposer un schéma qui ne convient peut-être pas aux acteurs locaux. Seulement, il rappelle que si certains projets de développement n'ont aucun sens, il ne faut pas oublier que d'autres sont remarquables. Cependant, il relève que les sciences sociales occultent la diversification des situations pour ne s'intéresser qu'aux échecs.

Il reste néanmoins important de penser le projet en plus de le réaliser. Mais comment permettre à des praticiens qui ne sont pas formés aux sciences sociales de se poser les bonnes questions ? Sur ce point, les deux auteurs s'accordent : en étant tout simplement guidés par les sciences sociales, en particulier l'anthropologie. Pour Lavigne-Delville, il y a un besoin de mobiliser les savoirs d'ingénieurs, d'urbanistes, etc. dans un regard plus global sur le problème, avec des notions de sciences sociales. Cependant, la question de la réflexion doit être menée avant les projets, pour pouvoir anticiper les particularismes, les dynamiques, les stratégies des acteurs,... comme le souligne Mathieu. Elle ajoute encore que plus on s'y prendra tôt dans la démarche, plus l'anthropologue peut influencer les décisions. Seulement, dans la pratique, Lavigne-Delville précise que c'est plus compliqué (manque de temps, pas le financement nécessaire, etc.). En général, nous y pensons donc plutôt après, ce qui est trop tard pour le projet en question, mais utile pour les suivants.

Enfin, Lavigne-Delville ajoute que l'anthropologue permettra la clarification des idées pour les écrits, pour pouvoir ensuite les partager, faisant ainsi évoluer les savoir-faire. Et comme les praticiens ne sont pas des écrivains, ils ont un langage souvent trop technique, non disponible à tous.

BIBLIOGRAPHIE

Mathieu, M. 2012 : « L'auxiliaire » : une approche empirique du rôle de l'anthropologue dans des projets de coopération au développement. In Hagberg, S. et Ouattara, F. éditeur, *Engager l'anthropologie pour le développement et le changement social*. Berlin : LIT, 147-175.